

# Mohamed El Khatib

## Revue de presse

**Libération**, par Eve Beauvallet : [Du tacle au tacle](#)

**Le Figaro**, par Armelle Héliot : [L'Art d'ouvrir grand les portes](#)

**Le Temps** par Alexandre Demidoff : [Mohamed El Khatib, cet ex-footballeur qui abolit les murs du théâtre](#)

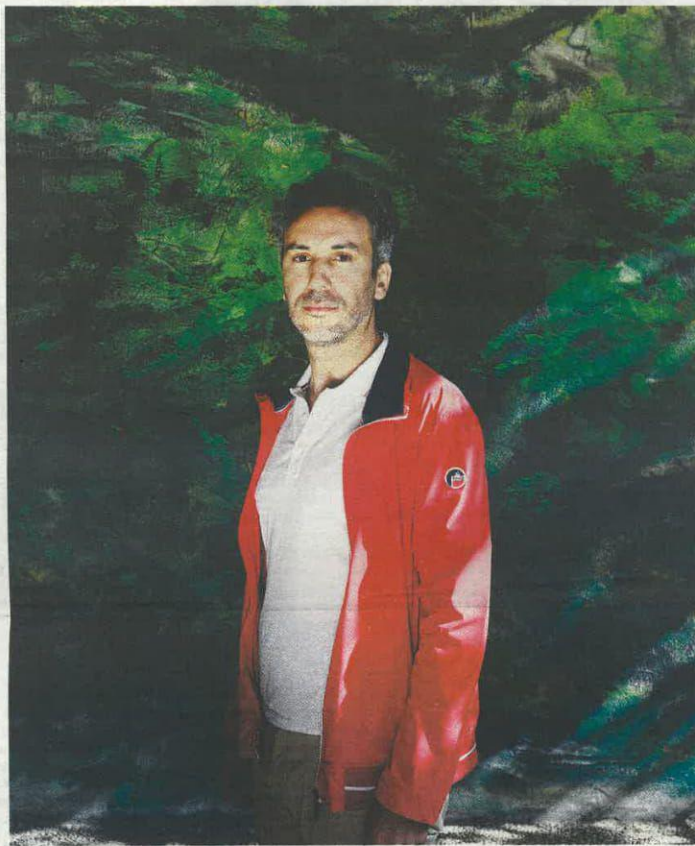
Zirlib est une structure portée par la Région Centre-Val de Loire, conventionnée par le ministère de la Culture – DRAC Centre. Avec le soutien de la Ville d'Orléans.

Mohamed El Khatib est artiste associé au Théâtre de la Ville à Paris, au Théâtre national de Bretagne et à Malraux, scène nationale de Chabéry Savoie



## Du tacle au tacle

**Mohamed El Khatib** Ancien ailier droit frotté de sociologie, le souriant auteur de «Stadium» fait monter les supporters du RC Lens sur les scènes des théâtres.



Quel dommage, c'était la blague parfaite pour son portrait. On vient de passer vingt minutes à parler gentrification avec Mohamed El Khatib, à tourner autour de ses lectures de Didier Eribon, Edouard Louis et toute l'école bourdieusienne de la sociologie, à échanger à propos des transfuges de classes, des conditions de la mixité et des pièges, selon lui, de la discrimination positive. Bref, on discutait du cœur des combats que mène ce fils d'ouvrier devenu artiste convoité en attendant l'ouverture du café qu'il avait choisi pour la rencontre. Mais voilà, on est samedi matin, et le bistro popu en question, dans le XX<sup>e</sup> arrondissement de Paris, ne daigne pas relever son store. Adorable ironie du sort: la seule alternative pour se poser dans cette rue où il vient d'emménager avec sa compagne et sa toute petite gamine est une «french bakery» flambant neuve, avec tripotée d'enfants Montessori atablée. «Parfait! On s'installe ici?» Quand il déchiffre dans notre proposition l'enthousiasme sadique qu'on aurait eu à le faire photographier devant ce temple de la branchitude locale, il dégaîne deux rangées d'une soixantaine de dents. Pas moyen. On ne le piège pas. Tacle,

esquiver, c'est sa spécialité. Nous voici donc deux rues plus bas, sur une terrasse politiquement plus compatible où il déballe l'*Equipe* (comment ça, pas Libé?), le journal qu'il lit tous les matins et qui vient justement de chroniquer sa pièce *Stadium*, qui a la particularité d'inviter sur le plateau une soixantaine de supporters du Racing Club de Lens. Il pèche le spectacle comme ça: confronter le public de théâtre au «meilleur public de France», celui du stade nordiste.

### LE PORTRAIT

On peut aussi le pitcher comme ci: montrer le supporteurisme comme ciment social et comme avant-poste des débats sur la gentrification et la privatisation des stades, sur le fichage et la présomption de culpabilité des ultras. Des mois et des mois de rencontres et de confidences, dans le Nord. L'ancien ailier droit est aujourd'hui invité à dupliquer l'expérience dans différentes villes du monde. «Mais ça deviendrait une opération commerciale... Bon, je dis ça, j'ai accepté de recréer Stadium à Buenos Aires parce que c'est la ville de Maradona.» Concernant Paris, Mohamed El Khatib voit en ce moment sa «tronche» affichée en 4 par 3 partout dans le métro. «Du coup, mes sœurs, qui ne sont jamais venues voir mon tra-

vail, sont persuadées que mon métier, c'est Jamel.» D'accord, il adore les sketches d'Haroun et de Gaspard Proust (tiens, même culte pour l'ironie vacharde), mais ça s'arrête là. Depuis qu'il a reçu le grand prix de littérature dramatique en 2016 pour *Finir en beauté*, montage poétique autour du deuil de sa mère, Mohamed El Khatib ne s'est pas fait connaître comme humoriste mais comme nouvelle star de l'art documentaire. «Documentaire», parce que, lorsqu'il travaille sur scène, il ne fait pas «jouer» des «acteurs». Comme cet ancien thésard en sociologie, qui a voté Mélenchon au premier tour et s'est abstenu au second, aime «susciter des rencontres entre des gens qui n'étaient pas censés se rencontrer», comme ce réfractaire au communautarisme, qui dit «être aussi éloigné d'Azouz Begag que de Jean-François Copé», est persuadé qu'on crèvera un jour de l'entre-soi culturel, il propose à ceux qui ne mettront jamais les pieds au théâtre de rentrer par l'autre porte, le plateau. C'est le cas dans *Stadium*, donc. Ou dans *Moi, Corinne Dadat*, improbable portrait croisé entre El Khatib et une femme de ménage forte en gueule dont il est devenu inséparable et qu'il convie sur scène.

L'histoire est chaque fois la même: confronter tout le monde, lui compris, à ses clichés sur les rapports de domination. Et tant qu'à faire, envoyer un maximum de scuds. Peut-on inviter tous ces «vrais gens» sur le plateau en esquivant voyeurisme, folklore, instrumentalisation, obscurité? Certains répondent que non. Et reprochent peu ou prou à Mohamed El Khatib ce que d'autres ont soupçonné chez le réalisateur Bruno Dumont: de se moquer des pauvres. Les classes populaires seraient évidemment trop vulnérables pour savoir rire d'elles-mêmes. Leur consentement ne vaudrait rien. On rirait forcément contre. «Il faut avoir un tel mépris de classe, une telle condescendance pour douter un seul instant de l'amour inconditionnel que Dumont porte aux gens du Nord, grince-t-il, tout sourire. Un journaliste a écrit que ma pièce *Moi, Corinne Dadat* était «à gerber».» Des amis l'ont convaincu de ne pas répondre. Son travail parlerait pour lui. Certes. Mais on adorerait entendre Corinne Dadat, la concernée, leur répondre à sa sauce. Récemment en Angleterre, elle a ouvert la pièce sur cette adresse au public: «Alors, are you happy of the Brexit? Parce que nous, on est bien content que vous vous soyez cassés.» La vanne, pour Mohamed El Khatib, c'est la moindre des politesses. Parce que ça pose d'emblée un rapport d'égalité, parce que «ça empêche de se prendre pour des démiurges». Ou, dit autrement: «La délicatesse de l'humour restaure une forme d'humanité.» Joli. Il le dit lui-même: il parle bien.

Lui, le fils d'ouvrier, a acquis cette arme à l'école, baigné dans la bienveillance de ses «vieux cocos de profs, adeptes d'éducation populaire». Dans les rangs de Sciences-Po, ensuite, après avoir hésité à poursuivre une carrière de footballeur professionnel. Puis en bossant un DEA de géographie à Mexico, où il a étudié la gentrification du centre-ville (on y revient), tout en rédigeant des reportages culture pour l'édition locale du *Monde diplomatique*. Il a adoré, il est rentré, a passé un an avec des sociologues du sport à l'université de Liévin, puis organisé des camps de théâtre pour les jeunes défavorisés pendant le Festival d'Avignon. Et d'ailleurs, on en est où de la mixité dans les temples de l'art? «Il y a longtemps que le théâtre n'est plus politique, faut arrêter avec ça. Ça concerne 3% de la population. Ce qui devrait être l'avenir, ce sont les projets artistiques «situés», qui associent les gens d'un territoire. On ne peut plus laisser le public s'ennuyer à mourir devant la énième mise en scène moyenne de la Ménagerie de verre avec un acteur déguisé en pauvre.»

Donc il est ulcéré, mais à part ça, ça va bien: il poursuit le deuil de sa mère en filmant son voyage au Maroc en Renault 12 pour récupérer un héritage secret, il compile un an d'enregistrement de messages téléphoniques laissés sur son portable pour un autoportrait sonore. Et, entorse à la règle, il travaille aussi depuis quelques années avec deux acteurs, «mais pas parce qu'ils sont acteurs, juste parce qu'ils ont chacun perdu un enfant». C'est pour une œuvre documentaire très drôle autour du deuil qui s'appelle cyniquement *C'est la vie*. Encore un défi casse-gueule. Sinon, quel intérêt? ➤

Par EVE BEAUVALLET  
Photo SAMUEL KIRSZENBAUM



36 CULTURE

# Mohamed El Khatib, l'art d'ouvrir grand les portes

**THÉÂTRE** Du club de football de Lens à Alain Cavalier, tout passionné l'écrivain et comédien, qui ne cesse d'élargir le cercle des publics de manière très originale.

**IRNELLE HÉLIOT**  
aheliot@lefigaro.fr

Il est devant. Il ose. Il ouvre des portes, il trace des voies nouvelles. À 37 ans à peine, Mohamed El Khatib, écrivain et comédien, réalisateur, metteur en scène, concepteur de rencontres en très grand format ou de face-à-face intimes, renouvelle profondément la manière de faire du théâtre. Il a toujours été ainsi, celui que sa maman appelait « mon petit lion », seul garçon d'une fratrie de cinq, entre deux grandes sœurs et deux plus petites. La confiance de sa maman, qui avait rejoint son père, ouvrier fondeur, venu du Rif, en 1978, lui a donné de la force. Moralement, intellectuellement, physiquement. Aïe, il appartenait au club de football US Beaugency, ville où il est né. Il a failli devenir professionnel. Partager, transmettre, il aime cela.

Mais il a transposé les vertus du collectif dans le monde du théâtre, et c'est tant mieux. Avant de franchir le pas de l'écriture, il a été un étudiant curieux de tout. Sciences Po Rennes, séjours d'études à Mexico... Il aurait pu devenir jour-

naliste et écrivain, en espagnol, pour *Le Monde diplomatique* local avant de séjourner à Liévin pour étudier la sociologie du sport. C'est peu dire qu'il est armé, cet enfant de l'école de la République! Le goût du théâtre l'a saisi, lui qui organisait des voyages à Avignon pour des jeunes et interrogeait les critiques sur la place de l'art dramatique dans la société.

### Surface de réparation

Il n'a pas hâssulé en un seul jour. Il s'est renseigné. Ariane Mnouchkine lui a dit un jour : « Ton geste théâtral, soit il doit nous faire rire, soit il doit nous faire pleurer, soit il doit nous faire réfléchir, et s'il ne produit rien de tout ça, tu t'abstiens. » Mohamed El Khatib cite cette recommandation dans la préface du bel album qui accompagne le spectacle *Stadium*, que l'auteur, comédien, metteur en scène, réalisateur a composé avec les supporters du club de football de Lens, faisant monter sur les plateaux des théâtres des gens qui n'auraient sans doute pas osé s'acheter un jour un billet.

*Stadium* (lire nos éditions du 30 septembre) a enthousiasmé le public et irrité quelques esprits incapables d'imagi-



Mohamed El Khatib (ci-contre en 2015) renouvelle profondément la manière de faire du théâtre. PASCAL VICTOR/ARTCOMPRESS

Ces jours-ci, on va retrouver un nouveau texte de Mohamed El Khatib, *C'est la vie*, texte qu'il a écrit pour deux comédiens qui ont connu, chacun, la tragédie de la perte d'un enfant « Ils étaient venus me voir après *Finir en beauté*, que j'avais consacré à la mort de ma mère, me disant, "il y a plus grave", je les ai écoutés. J'ai réfléchi au fait que il n'y a pas de mot, dans la langue française, pour nommer qui a perdu son enfant... Ce mot existe dans d'autres langues, j'ai fini les entretiens. » Dis lundi prochain, à Théâtre Ouvert, on écoute cette double parole, portée par Fanny Catel et Daniel Kenigsberg eux-mêmes. Une autre surface de réparation.

Enfin, dernier volet du « portrait » que lui consacre le Festival d'automne, *Conversation entre Mohamed El Khatib et Alain Cavalier* les mettra face au public, vraiment! Une rencontre autour d'une caméra qui est devenue une amie... C'est encore une autre histoire, dont nous vous reparlerons plus longuement.

Mohamed El Khatib peut être heureux d'élargir le cercle des amateurs de théâtre. Il revient du Rif, le pays de ses parents. Il y tourne un film pour Arte. *Remait 12* sera diffusé en mars. On a hâte!

**Stadium**, prochaines étapes en novembre : le 10 à Colombes, 16 et 17 à Beauvais, 24 et 25 à Rennes, 26 à Vannes. C'est la vie, Théâtre Ouvert (Paris XVIII), du 30 octobre au 7 novembre, puis à Espace Cardin (Paris VIII) du 10 au 22 novembre. *Conversation entre Mohamed El Khatib et Alain Cavalier*, Espace Cardin, du 14 au 22 décembre, puis en tournée. Dans le cadre du Festival d'automne (réservation au 01 53 45 17 17).

ner la part d'autodérision, de liberté heureuse qui liait les interprètes, supporters du Racing club de Lens... Ce travail de longue patience, mené sur deux années, Mohamed El Khatib l'a également conduit à Birmingham. « C'est une ville passionnante, parce qu'il y a deux clubs qui ne s'apprécient guère mais que j'ai réunis. » Les Capulet et les Montaigne? « Vous ne croyez pas si bien dire, souligne-t-il. Là-bas, chacun se réfère à Shakespeare. Il appartient à la culture

# LE TEMPS

## Mohamed El Khatib, cet ex-footballeur qui abolit les murs du théâtre

SCÈNE

Ancien espoir du football français, docteur en sociologie, l'artiste français de 37 ans met en scène de «vrais gens», les invisibles de la société au festival de La Bâtie à Genève



Pour Mohamed El Khatib, l'enjeu de ses pièces est de transformer les individus qu'il engage, comme Corinne Dadat, et de perturber le spectateur dans ses représentations - © Olivier Vogelsang

Alexandre Demidoff

Publié dimanche 10 septembre 2017 à 20:00

Un petit coup d'aspirateur et le monde change. A l'heure des croissants, vous attendez Mohamed El Khatib, artiste vedette, avec trois spectacles, de cette édition du festival de La Bâtie. Dans le hall de l'hôtel, vous guettez la porte de l'ascenseur en repensant à l'étrange ballet de la veille. Sur scène, Corinne Dadat, 55 ans, aspire bien des préjugés dans *Moi, Corinne Dadat*.

## Corinne Dadat, comme Depardieu

Trop beau pour être vrai, ce patronyme? Et pourtant. Dans la vie, elle est femme de ménage depuis trente-cinq ans. Sur scène, elle est aussi femme de ménage, sauf qu'elle se raconte avec bonhomie et plaisir, elle cabotine comme une reine du stand-up, elle s'autorise des sorties de route, genre «Je ne sais plus ce que je voulais dire...» Corinne Dadat gagne 1157 euros par mois, fume un paquet de cigarettes par jour et, comme Gérard Depardieu, elle a un problème de poids, affirme-t-elle.

## Une tête bien faite, des pieds virtuoses

Si elle drague les projecteurs dans sa blouse de laborieuse, c'est que Mohamed El Khatib, une tête sacrément bien faite et des pieds virtuoses, l'a voulu. Il est fils d'ouvriers marocains immigrés en France. Il a cultivé l'excellence tout au long de ses études, khâgne d'abord – les lettres – puis une thèse en sociologie sur «la critique dans la presse française». Jusqu'à il y a peu, il dribblait aussi comme un apprenti Neymar sur les terrains de football, appelé en équipe nationale junior à l'âge de 15-16 ans.

Mohamed El Khatib, 37 ans, ne brise plus les systèmes de défense adverses et ne théorise pas sur la fracture sociale. Il fait du théâtre, ce qui est après tout une façon excitante d'allier l'amour du jeu et celui de la pensée.

## L'ombre d'un dieu du football

Du théâtre? Euh, oui, mais pas comme on l'entend habituellement. Dans *Moi, Corinne Dadat*, il libère une parole et la met sous tension, via un dispositif. Sur la même scène cohabitent la nettoyeuse, la jeune contorsionniste Elodie Guézou et Mohamed El Khatib, l'air étourdi d'un

teenager dans son t-shirt *So Foot* – magazine de football inspirant. Sur son torse, le visage et le nom de Socrates, ce maître à jouer brésilien, idole de tout un pays, devenu médecin par la suite.

Ah! la porte de l'ascenseur s'ouvre et Mohamed El Khatib en surgit, embroussaillé, mais immédiatement chaleureux. «Pardon, je me suis couché tard hier après la première. J'ai besoin d'un café, vous m'accompagnez?» S'il a épousé la scène, c'est grâce à Corinne Dadat, raconte-t-il. S'il ne l'avait pas abordée un jour dans un théâtre à Bourges, s'il ne s'était pas étonné qu'elle ne réponde pas à son bonjour, s'il n'avait pas voulu savoir de quels gestes et désirs ses jours étaient faits, il ne constituerait pas à lui seul une petite bulle spéculative – «auteur émergent et jeune, d'origine marocaine qui plus est, tout pour séduire le circuit» – comme il dit dans le spectacle.

## Des sans-grade sous les projecteurs

«C'était en 2010, j'avais écrit une pièce qui s'appelait *A l'abri de rien*, je la répétais avec des acteurs professionnels et je n'arrivais à rien. J'étais incapable de les diriger, je me sentais impuissant. J'ai perdu ma mère à ce moment-là et j'ai rencontré presque au même moment Corinne Dadat, deux événements déterminants. Le décès de ma mère était comme un signal: je n'avais plus de temps à perdre. Et Corinne était une chance, la possibilité d'inventer mon espace.»

Mohamed El Khatib se méfie des acteurs, fussent-ils virtuoses. Il cherche ce qui tremble, ce qui se cabre à l'improviste, ce qui sinue sans certitude: il appelle ça une «présence». «Je veux faire entrer en scène des gens qu'on ne voit pas, des corps qu'on ignore. Le théâtre a été longtemps confisqué par un groupe d'experts, je veux casser ça.»

## La double vie de Corinne Dadat

La formule est péremptoire, contestable aussi, mais elle vaut comme ordre de mission: Mohamed El Khatib dérègle le système de l'intérieur. Avec Corinne Dadat, il a été servi. Il lui demande de bloquer une semaine pour tourner un documentaire sur elle. Elle lui répond qu'elle ne peut pas désertier ainsi son lieu de travail. Il lui propose un canevas pour le spectacle, elle ne

le respecte pas. Il lui dit qu'une production peut coûter jusqu'à 200 000 euros. Elle s'indigne: avec cet argent-là, elle pourrait s'acheter un pavillon et voir venir l'hiver.

Et si tout cela tournait à la marotte, Mohamed? Un jour, une femme de ménage, un autre, un garçon de café, un autre encore, un critique dramatique. «Le procédé, c'est ce que je refuse. Je veux qu'à chaque fois ça corresponde à un échange au long cours.» L'enjeu de ces pièces, poursuit-il, c'est de transformer les individus qu'il engage, de perturber le spectateur dans ses représentations.

## «Des spectacles accessibles à mes parents»

Pour Corinne Dadat, la transformation opère. Depuis trois ans qu'elle tourne, elle a fini par accepter l'idée qu'on la salue, qu'on la regarde. Il lui arrive même de signer des autographes. Mais elle n'a pas voulu renoncer à son travail, aux amitiés qui escortent la besogne de l'ombre. Mohamed El Khatib dit qu'il veut créer du «discernement à petite échelle».

Fabriquer des objets de pensée accessibles à tous. Telle est l'ambition. «Si mes parents ne peuvent pas venir, alors à quoi bon...?» Pour le moment, son père ne vient pas. Parce que cet exigeant qui a toujours refusé les sollicitations des grands clubs de foot français désireux d'enrôler son garçon quand il avait 16 ans – «Passe ton bac, c'est le plus important» – ne comprend pas son choix de vie. «J'ai été conseiller dans un Conseil régional, j'avais une voiture de fonction, un bureau dans une abbaye, mes parents étaient très fiers, pour eux, je suis tombé dans un univers de débauche...»

## Socrate et Socrates

Tout n'est pas perdu. Mohamed passe à la télévision. Le journal *Le Monde* lui consacre des articles. «Mon père commence peut-être à se dire que je n'ai pas déchu...» On lui demande quel est le livre qu'il aime offrir. *Que faire de ce corps qui tombe* de l'écrivain John D'Agata. Celui-ci envoie à une revue américaine le récit d'une chute, celle d'un adolescent qui se suicide du haut d'un immeuble de 350 mètres. Le *fact-checker* du magazine trouve à redire sur la

précision du papier. John D'Agata revendique le droit à la distorsion, au nom de l'effet poétique. *Que faire de ce corps qui tombe* est la relation de ce face-à-face.

Le métier de Mohamed El Khatib consiste justement à distordre le réel juste ce qu'il faut pour qu'il apparaisse. A 15 ans, il tombe sur *Apologie de Socrate*. Il est fasciné par le texte de Platon. Sur son t-shirt, il arbore aujourd'hui le visage de Socrate, ce diable doux des pelouses. Mohamed El Khatib est l'as du glissement de sens: de Socrate à Socrates. Le roi de la bonne passe, c'est lui.

## Le bon coup de balai de Corinne Dadat

Qu'est-ce qu'on applaudissait, l'autre soir, à la salle des Eaux-Vives, à la fin de *Moi, Corinne Dadat*? La performance d'une femme de ménage qui n'aurait jamais imaginé bénéficier d'une telle attention? Un peu, sans doute. Dans sa blouse de travail, entourée de ses bidons, guettée par un aspirateur géant sur roulettes, elle se raconte bien. Mais son récit ne suffirait pas à emballer. Et le malaise pourrait poindre: après tout, n'est-ce pas notre mauvaise conscience de spectateur nanti qu'on exorcise en saluant la parole de cette ouvrière de l'ombre?

Alors quoi? La qualité de *Moi, Corinne Dadat* tient au dispositif conçu par Mohamed El Khatib. La sans-grade partage la scène avec la contorsionniste et danseuse Elodie Guézou, 24 ans. Incongru? Mohamed El Khatib dit avoir été frappé par les compétences physiques et techniques requises par le nettoyage, au point d'imaginer cette analogie. A un moment, Elodie Guézou danse, chevelure de sirène déliée au ras du sol: ses cheveux épandent l'eau.

C'est parce qu'il y a ce genre d'invention métaphorique que Corinne Dadat devient le sujet de son spectacle. Le jeu autorise un «je» sincère, poétique, pudique surtout. Tout le reste serait épanchement malvenu.